

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Au Pays de Kirschwasser

Gueymard, Fernand

Paris, 1882

Lettre IV

[urn:nbn:de:bsz:31-244848](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-244848)

LETTRE IV.

Le réveil de Bade. — La cure au lait. — La Molkenanstalt et sa jolie payse. — Les buveurs d'eau sérieux et les buveurs d'eau pour rire. — Excursions et flâneries. — L'avenue de Lichtenthal entre 8 et 11 heures du matin. — L'Empereur et l'Impératrice. — Les magasins de la Maison de conversation. — Visites et caquetage des jolies baigneuses. — Bade à table. — Le concert de l'après-dîner. — Société cosmopolite. — L'Allée de Lichtenthal entre 4 et 6 heures; ses nobles promeneurs. — Les concerts du soir. — Les toilettes. — Les Allemands et les Allemandes à Bade. — Spectacles et fêtes extraordinaires. — Bals. — Courses. — Tir aux pigeons. — L'hiver à Bade.

Le ciel se rose à l'Orient, les ombres de la nuit se dissipent peu à peu, la nature se réveille de sa torpeur, la vallée s'illumine : Phœbus indiscret darde une flèche embrasée dans la sombre alcôve, pleine de parfums, de rêves d'amour et de souvenirs enivrants. A cette caresse bienfaisante, la jolie baigneuse écarte doucement les rideaux de sa couche : une poussière d'or l'aveugle ; elle

court à sa fenêtre : son boudoir est plein de lumière et de vie ; les oiseaux gazouillent dans les arbres et l'Oos murmure à ses pieds. Elle s'habille à la hâte, prend à peine le temps d'ébaucher sa coiffure, de revêtir un costume dont la simplicité fait le charme, et la voilà dans les jardins du Palais de conversation.

C'est que le bruit argentin des clochettes tintant au cou des belles vaches de la «Molkenanstalt» a déjà retenti à ses oreilles. Elle est à la campagne : ne doit-elle point prendre chaque jour son grand verre de lait chaud, où plongent ses lèvres roses en se couvrant d'une moustache de blanche écume? Elle tend elle-même sa pinte à un vigoureux garçon de ferme, va, vient parmi l'étable, caresse les vaches, au poil luisant comme celui d'un cheval, toutes blanches et brunes, ou partage son petit pain avec des chèvres qui, à l'en croire, la reconnaissent aussitôt son arrivée. Et tandis qu'elle s'amuse ainsi qu'une grande enfant, elle retrouve bientôt ses amies, ses amis; car ce rustique pavillon, caché derrière la nouvelle Trinkhalle, est chaque matin le rendez-vous d'une grande partie de la société badoise.

C'est à peine si les gens de l'établissement peuvent servir leur nombreuse clientèle. Le patron, un brave paysan de la Forêt-Noire, vêtu d'un pantalon de bure, d'un gilet écarlate et d'une veste blanche comme la neige, avec des broderies rouges, ne sait où donner la tête; une alerte bambine de sept à huit ans court à droite, à gauche, présentant le lait en même temps que deux braises ardentes pour regards et une délicieuse petite moue chiffonnée comme sourire; les domestiques, assis sur de larges tabourets, les manches de la chemise retroussées jusqu'aux coudes, le front appuyé contre les flancs de la bête, traitent sans relâche; et la crémeuse boisson s'absorbe entre deux serrements de main, au milieu d'une conversation interrompue par les cris des enfants, les

appels de leurs gouvernantes, les rires joyeux des belles filles d'Eve.

Vienne le dimanche ou quelque autre jour de fête, une ravissante paysse de seize à dix-sept ans endosse l'élégant costume du pays. Sa taille de velours noir, montant à peine jusqu'à la naissance des bras, est mouchetée de bouquets de soie verte et lacée sur la poitrine avec une corde tressée de fils d'argent, au-dessus d'un petit gilet de satin brodé de rouge et d'or; un beau jupon grenat, plissé comme un surplis, descend jusqu'à ses chevilles; ses épaules et son sein sont recouverts d'une haute chemise empesée, dont le devant est finement ouvragé et dont les manches se ferment aux coudes; une légère pèlerine de satin rose s'allonge en pointe sur son dos et s'ouvre en carré par devant pour découvrir les broderies délicates de la toile; des chaînettes d'argent réunissent les broches en filigrane chargées de fixer cette pèlerine; un fichu de soie bleu-tendre, bordé de dentelles, lui entoure le cou; une croix d'or se balance sur sa poitrine, et ses deux bras mignons disparaissent dans de longues mitaines à jour, serrées aux poignets par des nœuds de ruban rose. Ainsi parée, cette enfant est un ange. On visiterait l'établissement afin de la voir, de lui parler et de l'entendre dire, lorsque vous vous éloignez: « Adieu. » Adieu, voilà une expression que l'on rencontre dans chaque bouche française ou allemande: je ne l'ai jamais entendu prononcer avec autant de grâce, avec autant de douceur.

Mais il n'y a pas à Bade que des flâneurs et des désœuvrés: il y a aussi des malades, ou tout au moins des gens qui croient l'être. On les voit de six à sept heures se diriger rapidement vers la Trinkhalle, boire un premier verre d'eau, gravir les chemins dépourvus d'ombre du Michaelsberg, ou faire vingt fois le tour du portique, jetant de temps à autre un regard furtif sur

les peintures qui en décorent les murs. Puis ils prennent un second verre d'eau, recommencent leurs promenades et reviennent une troisième et une quatrième fois à la buvette. Ce sont les malades sérieux.

Il y en a également de fantaisie : s'ils passent devant l'établissement, ils y entreront, se promèneront au milieu des buveurs, prendront l'eau si on la leur présente, accompagneront indifféremment un ami au bain ou à la ferme. Ils boivent pour faire comme tout le monde, se baignent par distraction et prennent du petit lait parce que c'est bon genre. Je les crois les plus nombreux.

Et pendant que ces dames et ces messieurs se désaltèrent, flânent et bavardent, un orchestre d'élite joue ses plus joyeuses polkas et ses valse les plus semillantes : Bade veut réveiller ses hôtes paresseux au son de la musique.

On atteint ainsi huit heures. Le monde se disperse ; chacun prend la route que lui montrent ses goûts et ses inspirations. Les uns parcourent les chemins sinueux du parc anglais dessiné derrière la Maison de conversation ; d'autres s'enfoncent dans les forêts solitaires des collines voisines ; d'autres encore entreprennent quelque grande excursion de montagnes, ayant pour but la visite d'une ruine ou l'ascension d'une cime élevée ; la plupart dirigent leurs pas vers l'allée de Lichtenthal.

C'est peut-être le moment de la journée où cette avenue séculaire a le plus de charme et le plus de séduction. Les cavaliers la traversent au galop de leurs chevaux ; les piqueurs y dressent ou fatiguent leurs attelages ; les beaux landaus de place, avec leurs cochers d'opéra-comique, y défilent successivement et transportent dans les vallons voisins des charges de touristes amants de la belle nature ; le marcheur intrépide la suit à grands pas, car il a hâte de gagner la colline dont il veut atteindre le faite.

Un fouillis de sentiers mystérieux serpente à chacun de ses côtés, à l'ombre de ses arbres géants. Voilà le séjour habituel des mamans, des lecteurs et des bébés. Des dames, assises sur des bancs rustiques, travaillent au crochet, brodent ou tapissent; quelque rêveur, couché, dans l'herbe, à l'abri du soleil et du bruit, reste plongé toute une matinée dans son livre favori; des enfants roses et joufflus s'ébattent au milieu des pelouses, sous l'œil doux et bleu de leurs gouvernantes alsaciennes, sur la tête desquelles un énorme papillon de soie noire bat légèrement des ailes; de plantureuses nourrices, les bras nus, hâlés par le grand air, poussent devant elles de jolies voitures, où dorment les poupons confiés à leurs soins. A deux pas de la Maison de conversation on retrouve le tableau champêtre le plus touchant.

Là près, une prairie verdoyante étale son tapis de gazon entre la promenade et le ruisseau de l'Oos. Le sentier qui la longe, sans cesse exposé au soleil, est celui que l'on préfère durant les fraîches journées d'automne. Tous les matins, vers dix heures, j'y voyais l'empereur, accompagné d'un officier d'ordonnance et portant la tenue civile. Le vieux guerrier avait la démarche ferme, fière, comme s'il ne sentait point le poids de ses quatre-vingt-trois ans. Parfois, il rencontrait l'impératrice, revenant de sa promenade matinale avec la seule dame du palais qui lui servait de suite : tous deux regagnaient alors la ville, le long de la rivière, derrière les massifs de verdure qui les cachaient à la curiosité publique.

Cependant l'heure avance : flâneurs et flâneuses songent au déjeuner ou au dîner. Mais avant de rentrer au logis, les dames ne doivent-elles point jeter un coup d'œil sur cette triple rangée de magasins symétriquement alignés sous le berceau touffu des marronniers du Kursaal? Seraient-elles femmes si elles n'étaient point curieuses?

Ces magasins sont d'ailleurs bien dignes de leur visite, car, sous leur modeste apparence d'échoppes ou d'auvents, ils cachent des trésors enlevés à plusieurs nations voisines. L'Italie a comme représentant M. Mellerio, aux vitrines duquel étincellent les brillants et les saphirs de la riche parure achetée 60,000 marks pour la prochaine loterie, et la maison Mercellini, dont les glaces abritent des colliers de coraux, que Naples elle-même envierait, ou des bijoux en filigrane sortis des mains d'habiles ouvriers piémontais. La Bohême étale ses beaux cristaux colorés dans les magasins des MM. Pélican; le cri du coucou, la fanfare du sonneur, quelque air que la vogue a porté jusqu'au haut des montagnes de la Forêt-Noire, résonnent aux portes de la maison Stuffer et de la maison Schwan, dont les superbes sculptures en bois attirent aussitôt l'attention, ainsi que d'admirables peintures sur porcelaine; de languoureuses jeunes filles, coiffées d'un large chapeau, autour duquel s'enroule une cordelière terminée par deux glands d'or, vous offrent des gants fabriqués dans leurs pittoresques vallées tyroliennes; des vitrines pleines d'ivoires merveilleusement ouvragés rappellent Geislingen, l'industrielle petite cité wurtembourgeoise; Saint-Gall expose ses rideaux et sa lingerie; Bruxelles, ses dentelles; Francfort, ses bronzes artistiques, ses bijoux de fantaisie, tous ces mille bibelots que l'on paye au poids d'or; Paris, ses modes élégantes et sans rivales, et l'Angleterre..... un choix incalculable de bibles écrites dans toutes les langues.

C'est au milieu de ce charmant bazar, que la baigneuse se promène avec bonheur. Elle connaît chaque marchand, chaque marchande, sort d'un magasin pour passer dans un autre, critique un chapeau, estime un bijou, fait crier quelque horloge, chiffonne un volant de dentelle. La plupart du temps elle n'achètera rien: elle aura fait

un bout de conversation, reçu quelque nouvelle, bavardé quelques instants, sans doute un peu glosé ; elle sera heureuse et son caquetage lui aura ouvert l'appétit.

Midi sonne: chacun regagne sa demeure et Bade devient désert. Cette promenade, il n'y a qu'un moment si bruyante, si animée, est solitaire comme les forêts qui l'entourent ; ce parc, où la paresse se reposait nonchalamment sur des sièges moelleux, s'est vidé par enchantement ; ces boutiques, tout à l'heure débordant de curieux ou d'acheteurs, sont mornes et silencieuses comme la mort. On n'entend plus qu'un bruit, celui des cloches d'hôtels battant à toutes volées.... Les estomacs allemands ont de fines oreilles ! Les retardataires pressent le pas : encore quelques minutes, et l'on ne verra dans la ville que des jonchées de commissionnaires endormis ou des chiens se chauffant au soleil sur les dalles d'un trottoir.

Mais l'heure du repas est passée. Les jardins de la Maison de conversation se remplissent, les musiciens occupent leur superbe kiosque vert et or, qui n'a pas coûté moins de 60,000 francs, et, au coup de trois heures, M. Koennemann ou quelque autre maître de chapelle—car c'est le titre ronflant que s'attribuent ici les chefs d'orchestre — lève son archer et donne le signal du concert.

Parmi les auditeurs, les uns arpentent la grande allée qui fait face au Curhaus : d'autres sommeillent et digèrent ; la plupart se pressent autour du kiosque, les allemands et les touristes de passage surtout ; les étrangers forment des groupes, causent entre eux, regardent les flâneurs avec une discrétion telle, qu'on les croirait, à les voir si réservés, privés du plaisir de la critique et de la médisance.

Et tandis que l'on dort, que l'on écoute ou que l'on bavarde, l'orchestre, contrairement au présage que l'on pouvait tirer du titre orgueilleux de son directeur, joue

les airs les plus entraînants, valse, polka, scottisch, pots-pourris, galops. Nous sommes en Allemagne, et l'on semble ignorer la musique allemande ! Les maîtres italiens ou français sont ici les favoris, Offenbach et Lecocq les tout-puissants seigneurs. Que de fois n'ai-je entendu les refrains « cascadeurs » de la Belle Hélène ou les plaisantes querelles de la Mère Angot !

Et comme accompagnement à cette joyeuse harmonie, une susurration perpétuelle, où l'on reconnaît toutes les langues, depuis le doux accent du Dante jusqu'aux « yes » emphatiques du Nouveau-Monde et aux sonores et chaudes aspirations des enfants de l'Ibérie. Est-il besoin de dire que le timbre féminin domine celui du sexe fort ? Une jeune fille remercie en allemand l'Allemand qui s'informe de ses belles couleurs, salue en anglais l'Anglais qui lui tend la main, répond en français, en italien ; vingt de ses sœurs, aussi charmantes, aussi loquaces, changent à tous moments de langages : je me croirais au milieu d'un congrès de savants.

Toutes les nations sont représentées dans ce bouquet de coquets minois. J'y vois de longues et sveltes Anglaises, aux toilettes, sinon irréprochables comme goût, au moins d'une exquise fraîcheur ; beaucoup de jeunes Russes, presque toutes vêtues de blanc ; de noires Italiennes, aux yeux brillants comme le jais ; des Espagnoles bronzées sous le chaud soleil castillan ou andalou ; quelques rares Françaises que le spleen a gagnées et qui n'ont pu s'empêcher de reprendre la route de Bade ; j'y vois des Suédoises, des Hollandaises, des Autrichiennes, peu de Belges, jusqu'à des Américaines et même des Péruviennes ! Mais ce que j'y vois surtout, ce sont des Allemandes, de blondes Gretchen, aux coiffures monstrueusement ébouriffées, ombragées par d'énormes chapeaux Rubens de toutes les formes et de tous les tons, enfouies dans des tailles s'arrêtant au milieu du dos ou

se prolongeant au delà des reins, drapées dans des tuniques comme on n'en peut rêver, barbotant dans des bottines avec lesquelles, au dire des Sévillans, six andalouses redescendraient le cours du Guadalquivir.

A peine l'orchestre a-t-il lancé ses dernières notes, que toute cette foule se met en branle et s'écoule lentement vers l'avenue de Lichtenthal.

L'avenue de Lichtenthal est à Bade ce que les Champs-Élysées sont à Paris, ce que le Corso est à Rome, ce que le Graben est à Vienne, ce que les Tilleuls sont à Berlin, ce que le Prado est à Madrid. C'est le rendez-vous du monde élégant et de celui qui ne l'est pas, car le second veut voir le premier et naturellement s'y mêler; c'est la promenade favorite des équipages, qui filent au grand trot de leurs beaux chevaux entre des arbres si épais, si touffus, que Phoebus ne saurait les percer de ses flèches d'or; c'est le lieu de réunion des amateurs de croquet ou de lawn-tennis, auxquels les pelouses ombreuses, déroulées à la droite et à la gauche de la promenade, permettent de planter agréablement leurs cerceaux ou leurs filets. Chaque automne, les plus grands noms russes et allemands s'y rencontrent: le vieux prince Gortschakoff et sa nombreuse famille, le prince et la princesse Menschikoff, la princesse Gagarine, le prince Tourgeniew; du côté de l'Allemagne, le grand-duc et la grande-duchesse, dont l'arrivée coïncide avec celle de l'empereur et de l'impératrice, le prince de Solms-Braunfels, la duchesse d'Hamilton, une princesse de Bade, et son petit-fils le prince de Monaco, le prince de Furstenberg... Je n'en finirais point, s'il me fallait nommer toute l'aristocratie que le mois d'octobre y amène. Il n'est pas de jour, où la « Feuille des étrangers » n'enregistre quelque nom politique ou princier, qui éveillerait la curiosité de toute autre ville, mais que Bade voit passer avec l'insouciance d'une grande dame, habituée à pareils hon-

neurs. Elle est alors à l'apogée de sa splendeur et de sa gloire ; aucune rivale ne lui dispute ses hôtes illustres. La foule disparaît, il est vrai, mais ses grands personnages lui restent, et c'est sans tristesse, sans amertume, qu'elle voit arriver l'hiver, car elle peut compter sur ses fidèles amants.

On comprend aisément les charmes d'une pareille promenade : aussi ne se quitte-t-on que quand l'heure du repas a sonné, et encore n'est-ce que pour quelques instants, car, dès huit heures, on se rejoint à la Maison de conversation. Ce sont alors d'agréables soirées, où chacun passe le temps selon ses goûts et ses caprices. Le kiosque et les jardins sont brillamment illuminés ; un orchestre de quarante musiciens y joue, jusqu'au delà de dix heures, les plus beaux morceaux de son répertoire ; un cabinet de lecture, possesseur de tous les grands journaux du monde, ouvre ses portes à tout ami des nouvelles ; des cartes rangées dans la salle de jeu engagent l'amateur à tenter les chances de la fortune ; le restaurant Weber dresse des tables sur sa terrasse, afin de permettre à l'étranger de s'offrir un diner ou un souper en musique. C'est le moment où la colonie toute entière est réunie. Durant les belles soirées d'été ou d'automne le public est si nombreux, qu'on ne peut trouver une chaise, si compact, qu'on a peine à passer aux alentours du kiosque. Le prince du sang y coudoie le bourgeois, la noblesse se mêle à la foule, les peuples ennemis se serrent la main et vivent côte à côte : c'est un heureux mélange, où la distinction des classes disparaît, où les inimitiés s'effacent, où la paix règne comme au sein d'une innombrable famille.

Et d'ailleurs, d'où viendrait la désunion, puisque son plus puissant mobile, la toilette, a depuis longtemps disparu ? On s'habille à Bade avec une extraordinaire simplicité. Ses baigneuses ont trouvé qu'il valait mieux

éprouver de douces émotions à la vue de l'admirable nature au milieu de laquelle elles vivent, que de ressentir sans cesse les aiguillons de la jalousie devant quelque nouveau cotillon ou quelque coquet chapeau. Et elles ont eu raison. Je me demande même comment une femme peut songer à passer une saison aux eaux et à en revenir bien portante, si elle n'a point, au départ, abdiqué toute coquetterie. Je la trouve continuellement agitée comme la vague où elle se baigne, comme l'arbre sous lequel elle échauffe sa bile par la critique et la mauvaise humeur. Au bain, c'est un mollet bien cambré qui l'énerve ; à la promenade, une victoria plus élégamment découpée que la sienne a fait bouillonner son sang ; au concert elle devient cramoisie, car elle a découvert une robe adorable : au bal, deux épaules de marbre la rendent livide et des bras sculptés la font tomber en pâmoison. Dis-moi, le moyen de n'en point devenir malade ! Les dames de Bade sont heureusement plus sages : à les voir, on dirait même que toutes ont juré de lutter de modestie et de simplicité, ce qui, pour moi, ne les rend, ni moins gracieuses, ni moins charmantes. Il y a bien quelques Allemandes qui ont voulu transgresser cette convention tacite et qui ont étalé des jupes vert-pomme, des tuniques lie-de-vin, des corsages ventre-de-biche ; mais, le croirais-tu ? elles n'ont point donné le ton et il n'est pas jusqu'au demi-monde, d'ailleurs fort clair-semé, qui ne suive la coutume générale.

Parlerai-je des hommes ? Lorsqu'on les rencontre à l'avenue de Lichtenthal ou devant la Maison de conversation, on les croirait près de partir pour la chasse. La plupart portent le veston du matin ; quelques-uns, plus soignés, ont arboré la jaquette ; tous ont le chapeau rond. Il est vrai, qu'à l'exemple de leurs épouses ou de leurs filles, un grand nombre d'Allemands se sont efforcés d'importer des toilettes plus distinguées, soit le pantalon

nankin, soit la redingote noisette, soit les gants épiards, soit le large panama ou le haut chapeau de paille de nuances variées. Faut-il ajouter qu'ils n'ont guère mieux réussi que leurs tendres moitiés? Baigneurs et baigneuses veulent ici conserver toute leur liberté. Ils vivent à Bade comme ils vivraient à la campagne. Ils en ont banni tous les sots préjugés de la grande ville, cette politesse raide et guindée, qui fait saluer avec des allures d'automate ou qui rive deux personnes l'une à l'autre, jusqu'au moment où quelque excuse réglée par l'usage les aura déchaînées; cette ridicule étiquette, qui impose une toilette nouvelle à chaque heure du jour; cet esprit mordant et méchant, qui poursuit sans cesse le même but, médire et médire. On va d'un groupe à l'autre, on se dit bonjour le sourire aux lèvres, on se serre la main à la bonne franquette, l'on s'aborde et l'on se quitte avec le même sans-gêne. Et comme l'on se revoit chaque matin, chaque après-dîner, chaque soir, la conversation sort des bornes restreintes de la critique ou de la banalité.

Ainsi les jours succèdent aux jours et l'heureuse colonie voit le temps s'écouler au gré de ses désirs.

Ce ne sont cependant pas les seuls plaisirs que Bade offre à ses hôtes : tantôt, c'est une musique militaire qui prend la place des artistes de M. Koennemann et inonde les jardins du bruit harmonieux de ses cuivres; tantôt, la troupe de Carlsruhe présente au théâtre ses meilleurs acteurs et ses meilleures comédies; ou bien, un prestidigitateur de passage effraye les habitués du Kursaal par ses infernales jongleries; une autre fois, divers orchestres se réunissent et la vallée redit les bruyants accords échappés de leurs nombreux instruments.

Tous les samedis, grand bal dans les splendides salons de la Maison de conversation. Dès neuf heures, chacun va prendre place sur le double rang de canapés et de

fauteuils disposés autour de la salle Louis XIII. Les dames se sont contentées d'une toilette de concert ; les messieurs ont conservé leur costume de la promenade ; quelques Anglaises et quelques Allemandes, amatrices de danse, sont vêtues de blanc ; le demi-monde est austère et sombre comme le bal lui-même. L'orchestre fait tous ses efforts pour éveiller danseurs et danseuses : la valse la plus entraînant les laisse froids ; ils résistent aux polkas les plus sautillantes. Les jeunes gens vont souhaiter le bonsoir aux dames ; de jolies mondaines sont particulièrement entourées ; l'une d'elles s'est bientôt formé toute une cour d'adorateurs. Quelques officiers essaient un premier pas : on les regarde avec étonnement, mais on ne suit point leur exemple. On va au bal, à Bade, comme on va au concert, pour y retrouver des amis, pour y bavarder, moins que pour y danser ou y entendre de la musique.

Au surplus, la fête ne sera guère longue. Ne t'ai-je point dit que l'on menait ici la vraie vie des champs ? Dix heures et demie ont à peine sonné que le monde se retire peu à peu. A onze heures, le maître des danses donne le signal du galop et en même temps celui de la séparation. La salle se vide aussitôt. Quelques instants après, toute la petite ville dort dans le plus profond silence et l'on n'entend que le bruit des premières feuilles mortes, tombant de branche en branche sur les trottoirs des avenues et de la Promenade.

Mais je n'ai cité que les distractions habituelles de la coquette ville d'eau. Chaque année, en août et en septembre, les meilleures écuries du continent viennent se disputer de hauts prix sur son champ de courses d'Iffezheim, tandis qu'en octobre, les officiers allemands s'y donnent rendez-vous et luttent d'adresse sous les yeux de Sa Majesté Guillaume. Une autre fois, le Club international convoque les amateurs de tir à un colossal

massacre de pauvres pigeons : durant une semaine, la vallée ne se nourrit alors que de ces malheureux volatiles. Puis on parle de l'arrivée de l'empereur et de l'impératrice. Bade fait sa toilette des grands jours : ses monuments disparaissent sous des cordons de gaz ; des lanternes vénitiennes et des verres de couleur illuminent ses jardins ; des concerts monstres se succèdent sans relâche. Une fête n'est point terminée, que l'autre commence : ce sont des feux d'artifice, des ascensions de ballons, des nuits italiennes, des soirées musicales, des auditions d'artistes étrangers, des bals d'enfants..... D'énormes affiches en portent la nouvelle aux quatre coins du grand-duché et les habitants des villes voisines répondent avec empressement à l'invitation.

Vient enfin l'hiver : les promenades se dépouillent de leur parure de feuillage et les montagnes recouvrent leur sombre manteau de sapins d'une éclatante fourrure de neige. La Maison de conversation n'en reçoit pas moins les rares amis qui lui sont restés fidèles. Elle les engage à ses concerts, à ses bals, à ses fêtes; le théâtre leur offre les plus belles pièces de son répertoire; quelques hôtes princiers ouvrent leurs salons à l'aristocratie et quelques riches docteurs font danser la jeunesse. Bade attend ainsi patiemment le retour du printemps, et quand l'hirondelle, messagère des premiers beaux jours, revient y chercher son nid, elle la trouve encore étourdie de plaisirs et de joies.